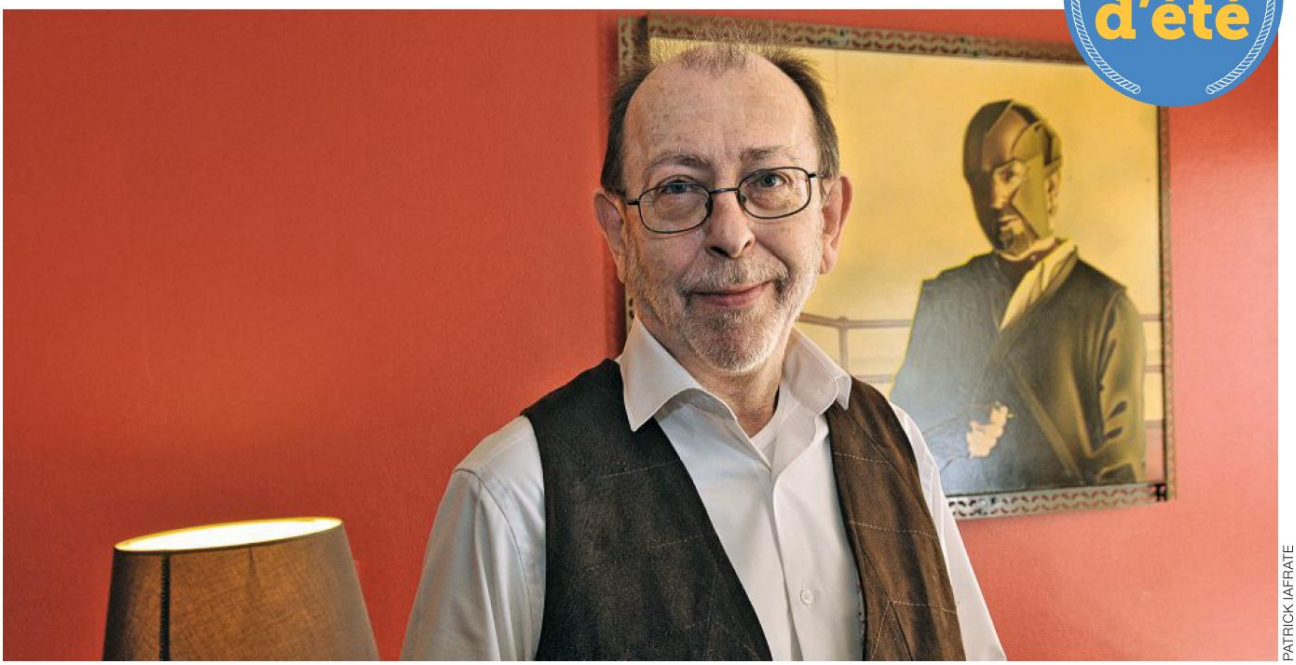
série d'été



PATRICK IAFRATE

Alain de Benoist examine une notion qui a perdu de sa cohérence lorsqu'elle s'est muée en motif de revendication.

L'ÉTÉ DES IDÉES (6/8) De la différence à la "diversité"

Pour que les cerveaux ne s'engourdissent pas avec la chaleur estivale, L'incorrect vous propose, chaque semaine, de redécouvrir des concepts clés de l'actualité, étudiés par de grands intellectuels de notre époque. Rendez-vous avec eux jusqu'au mois de septembre. Le philosophe et essayiste Alain de Benoist analyse ici comment la notion de différence a évolué jusqu'à faire apparaître une incohérence fondamentale.

Par Alain de Benoist

Le mot "chien" ne mord pas, c'est bien connu. Mais si les mots ne sont pas les choses, c'est aussi que ces dernières restent en général immuables, tandis que les termes qui les désignent peuvent changer de sens. Qui se souvient encore, à une époque où la "dignité humaine" est devenue un article de foi, qu'à Rome la *dignitas* n'était reconnue qu'à ceux qui… s'en montraient dignes? Qui sait encore que la "vertu" désignait à l'origine la capacité virile? Et la morale! On rencontre aujourd'hui couramment des gens qui pensent qu'"il n'y a plus de morale" et d'autres pour qui le moralisme omniprésent du politiquement correct est devenu insupportable. Les uns et les autres ont raison, c'est seulement que ce que l'on entend désormais par "morale" n'a plus le même sens qu'autrefois. La morale enseignait naguère à bien se comporter pour atteindre l'excellence de soi. Aujourd'hui, elle →

BRUNO LEVESQUE/IP3/MAXPPP

Marche "pour le respect de la différence" de géants et de nains, à Paris, le 14 juin dernier. Quand le droit à la différence recouvre des revendications de plus en plus marginales.

consiste à approuver ce que l'idéologie dominante définit comme une "société plus juste".

Il en va de même de la différence. Jusqu'à une époque relativement récente, c'était une notion qui ne posait pas de problèmes. Il y avait des différences entre les hommes, des différences entre les sexes (vive la différence!), des différences entre les peuples, et l'on considérait tout naturellement que la somme de toutes ces différences faisait la richesse de l'humanité.

Les choses ont commencé à changer quand on a fait de la différence un motif de revendication. Ce fut le "droit à la différence" que l'on opposait, parfois à juste titre, non pas tant à l'uniformisation qu'à la norme imposée. À l'époque de la décolonisation, ce slogan exprimait souvent un désir de reconnaissance des peuples autochtones, qui en avaient assez de se voir dénier leur identité et leur personnalité spécifiques. Le droit à la différence, c'était une façon de se réapproprier son autonomie.

Et puis, la machine s'est emballée. De proche en proche, la "différence" en est venue à recouvrir des revendications de plus en plus marginales. Au droit à la différence, certains ont alors voulu opposer, en général par universalisme républicain, un "droit à l'indifférence" qui ne pouvait satisfaire personne. La montée massive de l'individualisme a fait primer l'approche subjective de la différence à sa définition objective. Chacun a voulu être publiquement considéré comme il se considérait lui-même. Du même coup, les différences au sein d'un corps social resté jusque-là plus ou moins harmonieux sont devenues des facteurs de communautarisme et de fragmentation.

Le mouvement féministe est un bon exemple de ces ambiguïtés. Ce mouvement a toujours comporté en son sein deux courants distincts: le féminisme égalitaire et le féminisme différentialiste. Le second cherchait à promouvoir des valeurs spécifiquement féminines et à redonner aux femmes une place que le système patriarcal leur avait trop souvent déniée. Le premier, lui, entendait montrer que les femmes étaient avant tout "des hommes comme les autres". Ces deux tendances contenaient leur pathologie propre. Dans

un cas, le risque était grand de virer à la guerre des sexes. Dans l'autre, l'égalité étant posée (à tort) comme synonyme de mêmeté, on ne voyait plus très bien en quoi le masculin et le féminin pouvaient encore être différents.

Les délires de la théorie du genre ont ensuite aggravé les choses. En affirmant que le sexe biologique n'a qu'un rapport lointain avec le "genre", en faisant de ce dernier une pure "construction sociale", en cherchant à faire croire que l'être humain se construit sexuellement à partir de rien, en accordant une importance démesurée à tout ce qui relève du "trans", du "non-binaire", voire du "non-genré", le mouvement LGBT, porté également par le politiquement correct, a généralisé, sous prétexte de "tolérance" et d'"ouverture", une perte générale des repères, dont on ne relève que trop d'exemples dans le monde actuel. L'idée qu'il y a du masculin et du féminin ne serait qu'un "stéréotype" acquis dans une société "hétérocentrée". Il y aurait en fait toutes sortes de normes, toutes aussi valables les unes que les autres.

L'immigration a également joué un rôle, avec l'apparition de mouvements indigénistes ou identitaires revendiquant de façon convulsive leur statut de "racisés". On sait à quels excès cela a conduit : réhabilitation indirecte de la notion de "race" (au moment même où l'on assure que "les races n'existent pas"), tenue de colloques et de réunions réservés aux "non-Blancs" — de même qu'il y a aussi des réunions dont les hommes sont exclus —, mise en place de ce qu'il est difficile de ne pas considérer comme une forme d'apartheid volontairement assumé. Avec toutes les questions grotesques qui en découlent : un homme noir doit-il être d'abord considéré comme un homme, par opposition aux femmes, ou comme un "racisé" ? D'un point de vue "intersectionnel", quelle est la principale forme d'oppression que subissent les femmes noires : le "racisme" ou le "sexisme" ?

CE QUI EST NOUVEAU AUJOURD'HUI, C'EST QU'AU NOM DE LA DIFFÉRENCE ON GOMME SYSTÉMATIQUEMENT LES DIFFÉRENCES.

De proche en proche, on en est ainsi arrivé non seulement à un état de confusion extravagant mais aussi à une contradiction fondamentale. D'un côté, on en tient pour la défense des "différences" les plus microscopiques — c'est le cauchemar "diversitaire" dont parle très bien Mathieu Bock-Côté —, de l'autre on ne se cache pas d'aspirer à un monde unifié, qui ne pourrait être qu'un monde uniforme. Pierre-André Taguieff a bien montré lui aussi le paradoxe qu'il y a à défendre la "diversité" tout en prônant le "métissage des cultures" et les formes d'hybridation les plus inattendues. Il faut sauver la biodiversité, disent ceux qui veulent "défendre la planète", mais en même temps ne pas tenir compte de l'aspiration des peuples à la simple continuité historique, c'est-à-dire à la préservation des conditions de leur reproduction sociale, de leur sociabilité propre et de leurs valeurs partagées.

La tentation de réduire l'Autre au Même n'est pas nouvelle. La dialectique de l'un et du multiple court tout au long de l'histoire de la pensée. Ce qui est nouveau, aujourd'hui, c'est qu'au nom de la diversité on cherche à réduire la diversité, qu'au nom de la différence on gomme systématiquement les différences.

Cette idée que ce qui distingue les individus et les peuples n'est que secondaire, accidentel, contingent, et finalement négligeable ou nuisible a toujours servi de fondement à l'universalisme. Transposée dans la sphère profane dans les temps modernes, elle va prendre la forme d'une affirmation de l'appartenance immédiate (et non médiate) de l'homme à l'humanité : nous sommes hommes avant d'appartenir à tel peuple ou à telle culture — alors que c'est l'inverse qui est vrai : nous sommes hommes dans la mesure où nous appartenons à tel peuple ou à telle culture ; c'est par notre singularité que nous pouvons accéder à l'universel.

Il n'y a pas de différence ni d'identité sans une frontière permettant de faire la distinction. La frontière est une limite. Le problème est qu'on assiste désormais à une offensive sans précédent pour faire disparaître les limites et les frontières, que ce soient les frontières entre les peuples et les cultures ou les frontières entre les sexes. Les mondialistes se sentent "citoyens du monde", sans même se rendre compte qu'on ne peut être citoyen que d'une entité politique et que le monde n'en est pas une : ils voudraient être de partout et de nulle part, alors qu'ils sont nécessairement de quelque part. Les adeptes de la pure logique du marché rêvent d'une planète où rien ne pourrait plus faire obstacle aux échanges et à la "libre circulation des hommes, des capitaux et des marchandises". Dans tous les cas, il s'agit d'en finir une fois pour toutes →

JESS HURD/REPORTDIGITAL.CO.UK/REA

Manifestation promigrants. Une autre illustration de la dérive du droit à la différence avec les mouvements indigénistes réclamant le statut de "racisés".

avec un monde hétérogène de pays homogènes pour y substituer un monde homogène de pays hétérogènes. Et la méthode employée est toujours la même: tenter d'éradiquer les singularités collectives au profit d'un modèle "universel" qui se révèle chaque jour plus appauvrissant.

Le sans-frontiérisme est l'idéologie conjointe des financiers, des passeurs clandestins et des mafias. "Sans frontières" et "sans papiers", c'est-à-dire sans appartenance ni identité. Les frontières ne sont pourtant pas des barrières, mais des écluses. À l'époque de la mondialisation, elles sont d'abord destinées à réguler les échanges et à protéger les plus menacés (Régis Debray: *« Le faible n'a pour lui que son bercail »*).

L'indistinction se généralise à l'époque postmoderne, où l'individualisme narcissique et la métaphysique de la subjectivité sont les traits majeurs de l'idéologie dominante. Tout devient fluctuant, éphémère, transitoire et "liquide". La perte des repères engendre l'anomie sociale, l'indétermination généralisée des concepts, la volonté d'ériger n'importe quel désir singulier en loi générale à "égalité" avec n'importe quel autre. Faite d'individus fondamentalement non situés, d'atomes individuels qui réclament au nom de leurs "droits" l'institutionnalisation de leurs désirs, la société devient une structure subchaotique, un caravansérail qui a perdu tout sens du commun. Plus les hommes se séparent, et plus se répand le conformisme de masse. Les individus deviennent des esclaves sans maîtres, déracinés et déculturés, interchangeables et vulnérables, proies désignées de la double emprise de l'État et du marché au sein d'une société d'autant plus tolérante en général qu'elle est intolérante en particulier.

IL S'AGIT D'EN FINIR UNE FOIS POUR TOUTES AVEC UN MONDE HÉTÉROGÈNE DE PAYS HOMOGÈNES.

Apologie du nomadisme tous azimuts, de la déterritorialisation des problématiques, rêve d'une "gouvernance mondiale", d'une suppression systématique des racines, encouragement à toutes les hybridations, le fantasme de l'Un aboutit finalement au mélangisme obligatoire et généralisé.

C'est en cela que se dessine un nouveau modèle de totalitarisme: non plus un monde où les hommes seraient seulement dominés ou exploités, mais un monde où les hommes seraient devenus interchangeables. Le monde de l'illimité et de l'indistinction. L'enfer, en quelque sorte. ●